

Exposition Alain-Fournier de Roland Sousbies

L'auteur du Grand Meaulnes mort au combat



Exposition Alain-Fournier de Roland Sousbies

Des générations d'adolescents ont eu comme livre de chevet « Le Grand Meaulnes », d'Alain-Fournier, pseudonyme d'Henri-Alban Fournier. Henri-Alban Fournier était né en 1886 à La Chapelle-d'Angillon (Cher) et mort le 22 septembre 1914 dans les Hauts de Meuse). Il fut porté disparu, mais en 1991, son corps et celui de 20 camarades de combat disparus en même temps que lui est retrouvé dans la fosse commune où l'avaient mis les Allemands.

Publié en 1913, Le Grand Meaulnes rate de peu le Prix Goncourt, mais est régulièrement réédité. La guerre a privé le pays d'un écrivain prometteur, qui a laissé une pièce et un roman inachevés.

Deux films ont tenté de traduire en images Le Grand Meaulnes, dont l'ambiance onirique est très difficile rendre : le premier de Gabriel Albicocco et le second de Jean-Daniel Verhaeghe.

Roland Sousbies, qui habite Sabazan et a déjà créé, entre autres, l'Espace Fontan à Aignan, propose une exposition consacrée à la vie d'Alain-Fournier. L'exposition est en place à la salle de l'Office de tourisme d'Aignan. Les curieux et les fans du Grand Meaulnes y trouveront des documents qui éclairent la création de leur roman favori.

Que deviendra cette exposition ? Roland Sousbies ne le sait pas. Pourquoi ne pas la proposer à Mirande où le Grand Meaulnes a été joué sous forme de pièce de théâtre et où Alain-Fournier a été mobilisé au 288e régiment d'Infanterie avant de partir pour le front ?

N.B. - Les photos ci-dessous reproduisent certains documents de l'exposition.



Affiche pièce consacrée au Grand Meaulnes à Mirande

J'avais quinze ans. C'était un froid dimanche de novembre, le premier jour d'automne qui fit songer à l'hiver. Toute la journée, Millie avait attendu une voiture de La Gare qui devait lui apporter un chapeau pour la mauvaise saison. Le matin, elle avait manqué la messe ; et jusqu'au sermon, assis dans le chœur avec les autres enfants, j'avais regardé anxieusement du côté des cloches, pour la voir entrer avec son chapeau neuf. Après midi, je dus partir seul à vêpres.

Le Grand Meaulnes – Le Pensionnaire

11 avril 1905

Je me rappelais, avec tant au cœur de douce nostalgie, les matins de dimanches où ma mère m'emmenait à la messe (tout petit, un col marin blanc, et me tenant à sa robe). Elle, passa la grille de notre immense cour, commençait à mettre ses gants, lentement à ses longs doigts, à boutonner au poignet, en serrant un peu les lèvres, chaque bouton des gants de peau qui sentaient l'armoire, les sachets du salon, l'encens et le pain bénit. Lentement, elle fermait une à une chaque boutonnière, et, lorsque nous arrivions au mur moussu de l'église dont on entendait, avant d'entrer, les chans, la clochette et le sacristain, elle avait de longues mains parfumées, douces et « ocre » qui me poussaient doucement sous le porche

Henri Fournier

Augustin Fournier, père d'Henri, parfait enseignant de la IIIème République, avait-t-il des amis dans le village d'Epineuil le Fleuriel ? Certains anticléricaux s'étaient émus d'apprendre qu'Henri avait servi trois messes, dont une basse, et dans le chœur de chœur absents ! Une lettre anonyme l'avait dénoncé, et l'inspecteur d'Académie était revenu moins d'un mois après son dernier passage pour un rappel à l'ordre : « la prochaine fois, je serai obligé de faire un rapport !... » Le curé, le bon abbé Abadie, si jovial, si cultivé, quand il se hasardait à rencontrer l'instituteur-secrétaire de mairie, ne venait qu'à la tombée de la nuit, frappant discrètement au volet de la salle à manger.

Jean-Christian Petitfils – Le frémissement de la grâce – Le roman du Grand Meaulnes

Souvenir de l'enfance d'Alain-Fournier

« La Chapelle d'Angillon, où depuis dix-huit ans je passe mes vacances m'apparaît comme le pays de mes rêves, le pays dont je suis banni - mais je vois la maison de mes grands-parents, comme elle était du temps de mon grand-père : odeur de placard, grincement de porte, petit mur avec des pots de fleurs, voix de paysans, toute cette vie si particulière qu'il faudrait des pages pour l'évoquer un peu. »

Lettre du 13 août 1905 d'Alain-Fournier à Jacques Rivière.

Augustin et sa mère habitaient l'ancienne maison d'école.....

C'était une grosse maison carrée comme une mairie qu'elle avait été, les fenêtres du rez-de-chaussée qui donnaient sur la rue étaient si hautes que personne n'y regardait jamais ; et la cour de derrière, où il n'y avait pas un arbre et, dont un haut préau barrait la vue sur la campagne, était bien la plus sèche et la plus désolée cour d'école abandonnée que j'ai jamais vue

Le Grand Meaulnes – La grande nouvelle

Souvenir de l'enfance d'Alain-Fournier



Alain-Fournier au lycée Lakanal

Ce premier mois en Khâgne – de l'année 1903 – au lycée Lakanal à Sceaux a permis à Henri de goûter « l'air frais de novembre au milieu de cette activité vibrante de Paris le matin ».

Un vrai goût de liberté qu'il savoure pleinement chaque dimanche après avoir abandonné son uniforme de lycéen dans une chambre d'hôtel, impasse Royer-Collard, qu'il loue à seul effet de s'y changer.

« Je regardais Fournier sur son banc ; il écoutait profondément ; plusieurs fois nous échangeâmes des regards brillants d'émotion. A la fin de la classe, nous nous précipitâmes l'un vers l'autre. Les forts en thème ricanèrent autour de nous, parlaient avec dédain de « loufoqueries ». Mais nous, nous étions dans l'enchantement et bouleversés d'un enthousiasme si pareil que notre amitié en fut brusquement portée à son comble »

Jacques Rivière

Patrick Martinat – Alain-Fournier

Le parc de Lakanal qui fut celui de la duchesse du Maine et de la Cour de Sceaux, est un endroit merveilleux ; il dévale lentement vers Bourg-la-Reine.

La grande allée vient aboutir à une grille qui donne sur un chemin peu fréquenté ; un banc la termine, où, parmi toute cette banlieue, on peut avoir l'illusion d'une relative solitude.

C'est sur ce banc que chaque jour, pendant l'heure de récréation qui suivait le déjeuner, je venais m'asseoir avec Fournier.

Jacques Rivière – préface à Miracles

Souvenirs sur Alain-Fournier au lycée Lakanal



Groupe de gradés avec le lieutenant Henri-Alban Fournier

Mirande, le 4 août 1914

Ma chère Isabelle,

Voici mon adresse : lieutenant Fournier, 23^{ème} Cie, 288^{ème} régiment d'Infanterie, 17^{ème} Corps d'armée, à Mirande (Gers) jusqu'à lundi, ensuite sans indication de lieu. Je suis ici depuis dimanche minuit. Simone* a réussi à me conduire de Cambou en automobile. Elle a passé une nuit à l'hôtel au milieu du branle-bas de l'arrivée de 10 000 hommes. Seule, la nuit suivante, sous l'orage, elle est revenue de Pau m'apporter des affaires indispensables, toutes les communications par chemin de fer étant coupées. Elle a été admirable. Je voudrais que tu l'aimes beaucoup. Nous nous sommes promis de nous marier après la guerre. Claude** depuis des jours et des jours était à Vittel, Dieu sait avec qui, et annonçant son arrivée de jour en jour. Finalement la guerre est venue et lui a coupé le retour. Quelle leçon et quelle indication. Tandis que la Providence a voulu qu'elle et moi nous ne nous quittions pas d'une heure pendant tout ce temps. Elle aurait beaucoup voulu être avec toi pendant la guerre. Nous avons essayé de faire venir mon père et ma mère à Cambou, mais je ne sais trop où ils sont à l'heure qu'il est. Je leur écris

Simone* comédienne
Claude** Casimir-Perier

Madame Simone, Simone Le Bargy, comédienne puis femme de lettres française née Pauline Benda (1877 – 1985)

En 1898, elle épouse à l'église Saint-Philippe-du-Roule le comédien Charles Le Bargy, son professeur de diction de presque vingt son aîné. Après leur divorce, elle portera le nom de « Madame Simone ». Elle se remarie en 1909 avec Claude Casimir-Perier, fils de l'ancien président de la République.

Lettre d'Alain-Fournier en date du 4 août 1914 et sa liaison avec l'actrice Pauline Benda



Affiche du film Jean-Daniel Verhaeghe



1er jour d'émission (le 4 octobre 1986) d'un timbre Alain-Fournier

En 1938, le pasteur Pierre Maury publia le récit de sa première rencontre avec Henri Fournier, le 6 septembre 1914 :

De gros obus en rafale venaient de s'abattre auprès d'un groupe où je me trouvais. Il y avait des blessés, des mourants. Un capitaine qui me connaissait bien, vint à moi avec un sourire, où il y avait comme un triste reproche : Eh bien ! Maury, que fait-il dans tout cela votre Dieu ?

La question me laissa tout décontenancé et presque craintif.

C'est alors qu'un jeune lieutenant dont j'avais remarqué le profond regard, s'approcha simplement. Il revenait d'une reconnaissance de nuit, des balles avaient traversé son uniforme, on le sentait la proie d'une grande tension nerveuse. Pourtant il dit tout uniment ces mots, que je ne pourrai jamais oublier, et qui demeurent pour moi les plus vrais, les plus évangéliques que l'on puisse dire sur le problème du mal ; « Je ne sais pas où est Dieu dans cette guerre, parce qu'on ne peut pas expliquer l'énigme du monde, mais je sais bien que je ne serai frappé que quand Il voudra, comme Il voudra, là où il voudra ».
C'était Alain-Fournier



Roland Sousbies lors du vernissage

Récit d'une rencontre avec Alain-Fournier pendant la guerre